

LES BOTTES du colonel.

Je descendais songeur la rue de Rennes, quand un militaire se planta devant moi et je reconnus le fils de nos fermiers de Valognes, Sapageot, — Sapageot, l'ordonnance du colonel! Je lui tendis la main et deux minutes après nous étions attachés devant l'appartement obligatoirement à quatre fois (il y avait bien deux à quatre fois), vena en permission, Sapageot nous avait dépeint son chef avec enthousiasme: un beau grand vieux gaillard de parole franche et de geste large, d'activité superbe, rade aux seuls "fritoteurs", en somme une âme simple de brave homme et de devoir. Je crus donc faire plaisir au jeune homme en lui demandant: — Comment va le colonel? Contre mon attente, Sapageot eut une grimace à croire que l'absinthe devenait amère à ses lèvres déjà colorées par la cigarette; il gémit pitoyablement: — Ah! le colonel!... le pauvre colonel!... Quelle dégringolade! Et il me raconta: — Il a pris sa retraite, voici bientôt un an; un coup de tête de sa fille; une petite pimbecho laide, maigre et nerveuse, qui même en se promenant lisait de mauvais romans sous son ombrelle rose. Cette misérable, c'était toute la famille du colonel et il faisait sans la voir ni la comprendre telle qu'elle était, en sourd et en aveugle. Éprise, on ne sait comment, d'un se sait qu'audacieux sans métier, la gringalette ne cessait de pleurer, ses grimaces de dents et ses syncopes que mariée, installée avec son gringalet dans le train d'Ostende. Huit jours après, dépêche: le genre avait joué et perdu. Les petites économies du colonel y passèrent. Une quinzaine après, dépêche: le couple était à Paris où le genre lançait une affaire magnifique. Le colonel emprunta. Six semaines après, dépêche: l'affaire avait sombré, le genre montait une banque. Le colonel vendit tout ce qu'il pouvait vendre. Et ce fut comme ça pendant huit mois. A chaque dépêche que l'apparition dans son modeste logement de vent, le pauvre colonel pleurait, se cachait le mobilier. C'était une tempête effroyable qui se terminait toujours par une course en coup de vent jusqu'à un bureau de poste, guichet d'envois d'argent. Ne dérangeant pas chez lui, il redevenait lui-même à la caserne, calme, ponctuel et de belle humeur, moins rade aux fritoteurs portant, peut-être bien songeait-il à son genre! — Seulement, comme il ne possédait plus de dolman ni de képi de rechange, ses cheveux blancs blanchissaient en même temps que l'or de ses galons. Et même ainsi, appauvri, édenté, privé de tout, les dépêches traquaient le colonel. D'échange en échange, le ménage venait de se raccrocher à la graine d'un hôtel, rue Garancière, derrière Saint-Sulpice, une pension d'étudiants de province et d'étrangers. Encore une affaire magnifique, bien entendu, seulement le ménage ne pouvait pas suffire à la clientèle trop nombreuse. On avait grand besoin d'un surveillant ayant de l'œil et de la poigne; on avait surtout besoin des brèves de la pension de retraite du colonel. Le colonel céda; à cause de ses dettes, sa situation dans l'armée n'était plus tenable; il démisionna. Une heure triste et pourtant en dernière heure de gloire, se furent ses adieux au régiment. Sur son cheval fringant, il y parut très droit, très beau encore, bien qu'il n'y eût maintenant guère plus d'or dans ses cheveux que dans ses galons. De sa voix mâle, il nous dit de bonnes paroles, très brèves pour ne pas s'attarder; mais il les dit la poitrine toute large, comme si dans son cœur il voulait respirer le souffle ému de tous ses hommes. Sapageot s'arrêta, reprit une tournée d'absinthe dans une mone toujours amère et acheva: — Depuis nous avons eu que l'hôtel garni pérorait jusqu'à un jour où le genre, laissant son beau-père palier la faille inévitable et soigner la gringalette mince par la phobie, s'écampaient sans fracas, mais avec tout ce qui restait dans la caisse. Et, vidant cette fois son verre d'une vraie grimace, Sapageot gémit de nouveau: — Ah! le pauvre colonel!... quelle dégringolade! Je lui dis: — Saint-Sulpice et la rue Garancière, c'est à deux pas; parions que tu allais voir le colonel! — Oui, j'y allais... j'y vais — avona Sapageot. — Venez y donc avec moi; ce colonel ne vous connaît pas, ça ne le gênera point; moi, ça me donne de l'aplomb. Et je l'accompagnai, sans motif autre qu'un peu de curiosité et beaucoup de sympathie pour un homme fort et si son père faible.

Dans la rue étroite où les grands murs de Saint-Sulpice versent l'ombre et le silence, c'était, au fond d'une cour humide, l'herbe et la mousse verdissaient les parés, une vieille maison de lépreux et de lézardes, aux persiennes branlantes sur leurs gonds décollés, aux rideaux poussiéreux derrière les vitres glanques. Dès le vestibule, où Sapageot se prit les pieds dans l'accroche du tapis, une odeur agreste de cave et d'eau de vaisselle nous piqua le nez. Au premier garçon ébouriffé et blême qui nous heurta, nous demandâmes "le colonel". Le garçon comprit tout de suite: — Tenez, là, à droite sous l'escalier. Et dans la soupente noire qu'éclairait une chandelle fumante, sans l'avoir jamais vu, je reconnus le beau grand vieux gaillard à cheveux blancs. Ma bouche de chemise retroussée, en tablier d'homme de service, il se tenait la tête haute, très droit, devant une rangée de chausures. Le bras gauche enfoncé dans une botte jusqu'au coude, de la main droite il brossait l'empeigne d'un geste large. A la vue de Sapageot, il cria de sa voix franche et mâle: — Tenez, c'est toi, Sapageot!... Ah! mon brave garçon, je suis content de te voir! Je ne te tends pas la main, elle est noire de cirage, et d'ailleurs l'ouvrage presse; tu vois, faut que tout le monde s'y mette. J'ai en un peu de miebre, tu as dû savoir ça; maintenant, ça va mieux. Nous avons cédé le bail et les nouveaux gérants, en attendant que nous trouvions autre chose, nous ont autorisés à rester et à manger ici huit jours encore... dans une chambre au sixième. Seulement, au bout de huit jours, ma gringalette allait plus mal, n'était plus transportable. Alors, dame! les nouveaux gérants m'ont fait la mine. La petite, elle, maugis comme un oiseau et ne tient pas de place, mais un gaillard comme moi à loger et à nourrir pour rien, c'est une ruine! On me l'a fait comprendre et, dame! je m'en suis fait une bile de tous les diables, quand juste au des garçons de l'hôtel a pris la porte; j'ai demandé sa place, tu peusses bien, et depuis, comme je travaille le plus que je peux, les gérants sont contents: ils me refont bonne mine et on m'a fait la petite, là-haut, ce qui reste de meilleur après les rapés. A vous que, dans mon malheur, j'ai de la chance tout de même! Sapageot le regardait interdit, humilié pour lui, ne trouvant à balbutier que: — Oh! mon colonel... oh!... oh! mon colonel! Et le colonel, reposant sa botte luisante à terre, en prit une autre, et comme pour s'étonner, s'empêchant de penser à autre chose qu'à la besogne présente, il continuait, crachant, noirissant, puis brochant: — Ou! encore une d'enlevée! J'abais mes douze paires en une demi-heure, un vrai tour de force, Sapageot! A! c'est qu'il a encore du biceps, ton colonel! C'est drôle tout de même, la vie: on se croit sorti du rang, on y rentre! M'y revolla, à assister, si plus ai moins que les jours de grandes revues, au temps que j'étais bien! Parole! ça me rejouit! Et Sapageot, de plus en plus troublé, balbutia de nouveau: — Oh! mon colonel... oh! oh! mon colonel! Et, afin d'étouffer sa propre émotion, afin de renforcer tous les grands souvenirs qu'évoquait l'uniforme, peut-être bien aussi pour empêcher l'ordonnance de dire le mot de douleur et de pitié qui allait le faire rongir, le colonel, du bout de sa savate, poussait les chausures cirées les unes contre les autres en bel ordre, faisait ressortir celle-ci, enfonçait celle-là, parlant, brochant toujours. — Voilà mon régiment, maintenant, Sapageot! Rentrez, numéro 4... Sortez, 7... sortez donc!... Attention! ne bougez plus, à présent!... Ah! Sapageot, regarde-moi cet alignement; c'est taillé au coup de sabre! Mais Sapageot se le rappelait, sur un cheval, à la tête de régiment, si beau... si fier, si droit dans le grand défilé, la poitrine large comme s'il eût respiré dans son souffle le souffle de tous ses hommes. Et c'était en si poignant contraste de le voir en ce moment toujours beau, fier et droit, faire crânement sa tâche humble et servile, que l'ordonnance n'avait plus même la force de balbutier. Si lentement, le bon Sapageot se prit de grosses larmes lui veillant aux yeux, puis tomber sur la rangée de chausures. Alors le colonel se courba brusquement, se courba bas, très bas, soit pour poser à terre la dernière botte cirée, soit pour nous empêcher de voir ses yeux mouillés aussi. Et dans cette volonté et cette activité superbes contre lesquelles les débâcles et le malheur se brisaient impuissants, il se fâcha pour ne pas s'attarder et, de son geste large et sûr, cette humiliation ne ressemblait à l'ampleur, de sa voix

dont la rudesse mâle étranglait le sanglot, il reposait l'apitoiement décevant de l'ordonnance: — Tes larmes, mon garçon, ça prouve ton bon cœur, mais saps-tu mille tonnerres! ne pleure pas sur les bottes; faudrait que je les recommence! Enfin, au milieu de la chambre s'éleva une ombre qui s'agitait, deux points brillants se distinguaient sur sa face qui se perdait dans les ténèbres, des oris terribles qui semblaient sortir de l'enfer sont poussés par cette ombre qui s'avance vers eux. Il n'en faut pas davantage, les jeunes époux, qui ont malgré eux les yeux fixés sur ce fantôme, émus par le même sentiment de peur et de reproche, ne font qu'un bond hors du lit, il leur semble être parvenus par le génie vengeur qui les chasse du lieu interdit; ils se rassurent plus. Dans leur léger costume de nuit, ils coururent affolés à travers les corridors qui, résonnant du bruit de leurs pas, leur semblent encore plus affreux dans l'obscurité; ils traversent tout le dédale de corridors, faisant grincer les portes sur leur passage, et croient toujours avoir à leurs trousses le génie vengeur. Enfin ils traversent par le vent et la pluie la distance qui les sépare de la maison du garde; toujours terrifiés, ils frappent à la porte. Le garde étonné les reconnaît: "Qu'y a-t-il? Ils ne peuvent le dire; ils sont muets et blêmes de peur. Pour attendre le jour, ils en furent réduits à se coucher dans la cuisine, enveloppés d'une couverture et des affaires du garde. Ainsi se passa tristement la fin de leur nuit nuptiale. Le lendemain, à peine remis de leurs craintes, le garde et son genre résolurent de reconnaître la cause de l'effroi de la nuit. Armés jusqu'aux dents, ils entrèrent avec précaution dans la maison; arrivés à la porte de la chambre ils retiennent leur respiration, osant à peine regarder; mais quand leurs regards eurent scruté l'appartement, que virent-ils? Une chaussette à l'air hétéroclite, avengé par le jour, blotie dans un coin, et la chemise remplie de brindilles de bois, de terre et de tous matériaux qui composent la demeure d'un tel oiseau. La cause de leur crainte nocturne fut alors très claire, le nid de l'oiseau construit dans la cheminée avait été détruit par le feu allumé dans la chambre et c'était son propriétaire qui, en tombant, s'était débattu et avait causé la frayeur que nous venons de raconter. L'oiseau avait bien été en effet le génie vengeur et protecteur de la chambre occupée d'une façon frauduleuse; car le garde, au milieu de tant d'aventures, oubliés de retirer les draps du lit, et la maîtresse de maison, en retour, s'en étant aperçue, demanda des explications, et c'est ainsi que nous avons appris l'aventure. X. ALPHONSE XIII. La "Vie normale", une feuille parisienne, publiait, il y a quelques semaines, un portrait physiologique de la Déesse par Général Lioubow. Voici, d'après le même auteur, le portrait physiologique de l'hôte d'hier de la France. Expression de sérénité grave, résultant de l'heureuse harmonie d'ensemble qui présente le développement à peu près équivalent des trois zones du visage, — frontale, médiane, inférieure. Boîte crânienne appartenant à la catégorie supérieure des types dolichocéphaliques, et tendances sporadiques, ce qui indique une mentalité de spéculatif intuitif-institutif. Frontalité médiane et la forme arrondie et la forme rectangulaire, front mixte d'ordre spécialement imaginatif. Sourcils agréablement conditionnés, mais qui, réfléchissant vers l'angle externe orbitaire, dénoteraient volontiers de la versatilité dans les désirs et le goût naturel du "far niente". Yeux fort beaux, fendus en amande et de globe apparent; regard méditatif-extatique. Nez de racine puissante, d'arête longue, large et forte; ailes mobiles, barines fougueuses, pointe arrondie au bout. Il y a, dans ce nez, de viriles qualités d'initiative entreprenante, du faste et de la chevalerie. Bouche moyenne, virgule aux coins; lèvres charnues, la supérieure voluptueuse, l'inférieure sensuelle; témoignage infaillible d'une cordiale bonté et d'un penchant marqué vers tout ce qui est bon. Menton long, osseux, robuste et affiné à la fois, avec pointe prédominante et durement avancée; il fait présumer d'abord un inflexible autoritarisme, puis un sens diplomatique habile à tourner l'obstacle, allié à une ingénueuse perspicacité dans le domaine des intérêts pratiques. Le maxillaire carré, mais peu accusé, l'arcade zygomatique peu saillante, le cou par et fin, mais de gaube délicat, disent une absence complète d'agressivité. Pourtant, il y a de l'impétuosité dans les oreilles grandes, épaisses et de coupe puissamment travaillée. Au total, mètres 40 0/0 de nerveux, 25 de lymphatiques, 20 de bilieux, 15 de sanguin; vous avez Alphonse XIII.

Après les grands Prix destinés aux auteurs dramatiques — prix Toirac et prix Emile Augier — l'Académie Française désignait l'autre jour les grands Prix littéraires qu'elle attribue non pas à un seul livre, mais à l'ensemble d'une œuvre. C'est ainsi que le prix Vitet va à l'œuvre de Mme Daniel Lesueur — et c'est la première fois que l'Académie le donne, en son entier, à un romancier féminin — tandis que le prix Née va à l'œuvre de M. Paul Adam. Que pourrait-on dire des deux lauréats derniers qu'on ne sache déjà? Le très haut et très rare talent de Mme Daniel Lesueur, qui couronne magnifiquement l'Académie par son prix le plus envié, a conquis tous les lettres, qui savent la noble inspiration de son œuvre de poète. Il n'est pas une femme qui n'ait des tendresses particulières pour les romans exquels où se dépense sans compter l'imagination brillante du célèbre écrivain à qui l'on dit "Lèvres closes" et le "Cœur comme l'Invincible Charme, le Marquis de Valcor" et surtout la "Force du Passé", qui par lui y a quinze jours, est déjà l'objet d'une faveur marquée parmi tous ceux qui aiment les belles lettres françaises. Pour M. Paul Adam, son œuvre est d'un écrivain profondément original et par la forme, d'une personnalité singulière, et par le fond, où les idées les plus hardies sont mises en action par un philosophe novateur. Qui n'a la "d'ailleurs, le Serpent noir," le dernier roman de M. Paul Adam, si parfaitement représentatif de sa manière, et qui est vraiment une belle et bonne œuvre? Nul n'ignore la grande valeur morale que les écrivains attachent depuis longtemps au prix Vitet, fondé par l'Académie. En mourant, M. Vitet laissa à ses confrères une action de la "Revue des Deux Mondes," dont le revenu devait être distribué, au gré de l'Académie, dans l'intérêt des lettres. A l'origine, le prix était anonyme: M. François Coppée en fut le premier bénéficiaire. L'illustre poète, qui avait débattu avec un éclat incomparable, ouvrait admirablement la série. L'année suivante, en 1891, le prix fut remis à un autre poète devenu également illustre, M. Sully-Prudhomme. Le rapporteur écrivait à cette occasion: "Ce que l'année dernière elle avait fait pour M. Coppée, cette année, messieurs, elle a voulu le faire encore, et distinguant, non dans l'ombre, mais dans la retraite, un jeune et vrai poète, d'un talent élevé, pur et gracieux, aimé de tous et presque célèbre, dont la place est à part dans le monde des lettres, et qui, par la dignité de sa vie discrète, augmente ses titres à l'intérêt et à l'estime, spontanément, d'une voix unanime, l'Académie, sans partager le prix, dont cette fois le montant est de 4,500 francs, en a décerné tout l'honneur à M. Sully-Prudhomme." En 1878, le prix fut partagé entre Ed. Grenier et Joseph Souley. En 1879, il fut décerné, par moitié, à M. Jules Claretie, qui devait depuis faire un joli chemin académique, et à Mme Blanc, qui a su donner à son pseudonyme de Th. Bentzon une notoriété du meilleur aloi et qui venait de publier ses beaux "Révélés de tous les pays." Écoutez à ce propos le rapporteur: "Comme tous les biens honnêtement amassés, cette fortune littéraire ne s'est pas amassée en un jour. La mode et l'enseignement n'y auraient rien prélevé; le travail et le talent ont tout fait... C'est au lendemain de nos désastres que parurent les premiers essais de Mme Thérèse Bentzon. Ils étaient pour pleurs au délicats... Dans toutes ces œuvres, qui se succèdent discrètement d'année en année, sans bruit ni fanfare, jamais talent ne s'affirma plus modeste et plus fier." Le prix Vitet fut décerné ensuite à M. André Theuriot et A. Delpit (1880), Jean Aicard (1881), Gustave Nadaud (1882), Emile Moutégut (1883), Mistral et Gustave Droz (1884), Paul Bourget et André Lemoigne (1885), Pierre Loti et Julien Dallière (1886), G. Laloëstre et Jules Lemaitre (1887), Fred. Fabre et L. Gallet (1888), Anatole France et Ch. Yvart (1889), Paul Meunier (1890), J. Soulayr (1891), E. Fagnat et M. Bouchor (1892), Guy de Maupassant (1893), Mme Arvède Barine, qui est un admirable écrivain et un historien éminent, et Camille Bellaigue (1894), Ang. Filon et le marquis de Chevillon (1895), René Bazin (1896), Emile Pouvillon (1897), prince Em. de Broglie et Jules Levallois (1898), Henri de Régner (1899), Ozalide (1900), vicomte de Guerne (1901), André Chevillon (1902),

Les Grands Prix académiques.

Après les grands Prix destinés aux auteurs dramatiques — prix Toirac et prix Emile Augier — l'Académie Française désignait l'autre jour les grands Prix littéraires qu'elle attribue non pas à un seul livre, mais à l'ensemble d'une œuvre. C'est ainsi que le prix Vitet va à l'œuvre de Mme Daniel Lesueur — et c'est la première fois que l'Académie le donne, en son entier, à un romancier féminin — tandis que le prix Née va à l'œuvre de M. Paul Adam. Que pourrait-on dire des deux lauréats derniers qu'on ne sache déjà? Le très haut et très rare talent de Mme Daniel Lesueur, qui couronne magnifiquement l'Académie par son prix le plus envié, a conquis tous les lettres, qui savent la noble inspiration de son œuvre de poète. Il n'est pas une femme qui n'ait des tendresses particulières pour les romans exquels où se dépense sans compter l'imagination brillante du célèbre écrivain à qui l'on dit "Lèvres closes" et le "Cœur comme l'Invincible Charme, le Marquis de Valcor" et surtout la "Force du Passé", qui par lui y a quinze jours, est déjà l'objet d'une faveur marquée parmi tous ceux qui aiment les belles lettres françaises. Pour M. Paul Adam, son œuvre est d'un écrivain profondément original et par la forme, d'une personnalité singulière, et par le fond, où les idées les plus hardies sont mises en action par un philosophe novateur. Qui n'a la "d'ailleurs, le Serpent noir," le dernier roman de M. Paul Adam, si parfaitement représentatif de sa manière, et qui est vraiment une belle et bonne œuvre? Nul n'ignore la grande valeur morale que les écrivains attachent depuis longtemps au prix Vitet, fondé par l'Académie. En mourant, M. Vitet laissa à ses confrères une action de la "Revue des Deux Mondes," dont le revenu devait être distribué, au gré de l'Académie, dans l'intérêt des lettres. A l'origine, le prix était anonyme: M. François Coppée en fut le premier bénéficiaire. L'illustre poète, qui avait débattu avec un éclat incomparable, ouvrait admirablement la série. L'année suivante, en 1891, le prix fut remis à un autre poète devenu également illustre, M. Sully-Prudhomme. Le rapporteur écrivait à cette occasion: "Ce que l'année dernière elle avait fait pour M. Coppée, cette année, messieurs, elle a voulu le faire encore, et distinguant, non dans l'ombre, mais dans la retraite, un jeune et vrai poète, d'un talent élevé, pur et gracieux, aimé de tous et presque célèbre, dont la place est à part dans le monde des lettres, et qui, par la dignité de sa vie discrète, augmente ses titres à l'intérêt et à l'estime, spontanément, d'une voix unanime, l'Académie, sans partager le prix, dont cette fois le montant est de 4,500 francs, en a décerné tout l'honneur à M. Sully-Prudhomme." En 1878, le prix fut partagé entre Ed. Grenier et Joseph Souley. En 1879, il fut décerné, par moitié, à M. Jules Claretie, qui devait depuis faire un joli chemin académique, et à Mme Blanc, qui a su donner à son pseudonyme de Th. Bentzon une notoriété du meilleur aloi et qui venait de publier ses beaux "Révélés de tous les pays." Écoutez à ce propos le rapporteur: "Comme tous les biens honnêtement amassés, cette fortune littéraire ne s'est pas amassée en un jour. La mode et l'enseignement n'y auraient rien prélevé; le travail et le talent ont tout fait... C'est au lendemain de nos désastres que parurent les premiers essais de Mme Thérèse Bentzon. Ils étaient pour pleurs au délicats... Dans toutes ces œuvres, qui se succèdent discrètement d'année en année, sans bruit ni fanfare, jamais talent ne s'affirma plus modeste et plus fier." Le prix Vitet fut décerné ensuite à M. André Theuriot et A. Delpit (1880), Jean Aicard (1881), Gustave Nadaud (1882), Emile Moutégut (1883), Mistral et Gustave Droz (1884), Paul Bourget et André Lemoigne (1885), Pierre Loti et Julien Dallière (1886), G. Laloëstre et Jules Lemaitre (1887), Fred. Fabre et L. Gallet (1888), Anatole France et Ch. Yvart (1889), Paul Meunier (1890), J. Soulayr (1891), E. Fagnat et M. Bouchor (1892), Guy de Maupassant (1893), Mme Arvède Barine, qui est un admirable écrivain et un historien éminent, et Camille Bellaigue (1894), Ang. Filon et le marquis de Chevillon (1895), René Bazin (1896), Emile Pouvillon (1897), prince Em. de Broglie et Jules Levallois (1898), Henri de Régner (1899), Ozalide (1900), vicomte de Guerne (1901), André Chevillon (1902),

André Halays (1903), Victor Bérard (1904). Tout bien compté le prix Vitet n'a pas fourni moins de dix de ses membres à l'Académie française. Voici comment, en 1885, le "lauréat" M. Paul Bourget était salué par le secrétaire perpétuel: "Parmi ceux qui commencent bien, M. Paul Bourget est peut-être celui qui commence le mieux." L'année d'après, le prix Vitet, qui atteignit alors 7,700 francs, attirait un lieutenant de vaisseau Julien Viaud, "alias" Pierre Loti, ces louanges, grosses de présent: "Que M. Julien Viaud, lieutenant de vaisseau, porte avec dignité sur son cœur la médaille que rapportent du Tonkin tous les braves qui ont le bonheur d'en revenir: ici, messieurs, c'est à sa plume, plus qu'à son épée, que l'Académie s'intéresse; c'est à l'ensemble de ses travaux littéraires qu'il lui appartient de rendre justice et le nom qu'elle me charge de proclamer en finissant, c'est le nom poétique, éloquent et déjà célèbre que le jeune romancier s'est donné à lui-même en empruntant au premier, et plus gracieux de ses héros, c'est le nom de Pierre Loti!" Si le prix Née ne peut pas invoquer de tels titres de gloire, c'est qu'il est le très jeune cadet du prix Vitet: fondé en 1895, il a été décerné à des écrivains qui tous ont fait leurs preuves à merveille, à M. de La Gorce en 1897, au commandant Rousset (1896), pour sa belle "Histoire de la guerre de 1870" et F. Mistral (1897), Mme Judith Gautier (1898), Edmond Biré (1899), Brieux (1900), René Doumic (1901), Valléry Radot (1902), Mme Th. Bentzon, qu'on n'est pas étonné de retrouver en si bonne compagnie (1903), et en fin M. Maurice Barrès en 1904 — et ceci prouve bien que le prix Née, comme le prix Vitet doit, quelque jour, fournir son contingent d'académiciens. A coup sûr, ce n'est pas M. Paul Adam, lauréat d'hier, qui s'en plaindra.

DEPECHE S Télégraphiques Dépêche d'un contre-amiral. St-Petersbourg, 10 juin — Une longue dépêche du contre-amiral Reizenstein au ministre de la marine, datée de Shanghai, le 6 juin, donne le rapport officiel du commandant du contre-torpilleur Bodri, qui est récemment arrivé à la remorque d'un navire marchand; mais ce rapport ne donne guère plus de nouvelles du combat au large de la mer du Japon qu'on n'en avait déjà. Le "Bodri" après avoir pris soixante-dix-neuf officiers et soldats du contre-torpilleur "Blenskiy" qui sombrait, a essayé de rejoindre l'escadre du contre-amiral Enquist, mais il a manqué de combustible et il est resté sans secours jusqu'à l'arrivée du vapeur "Konling" qui l'a remorqué à Shanghai. Les officiers du "Bodri" et les hommes qu'ils ont recueillis disent aussi que les Japonais ont perdu deux cuirassés, dont l'un était du type "Mikasa" et l'autre du type "Shikishima", un croiseur blindé et trois autres croiseurs. Le contre-amiral Reizenstein ajoute que les autorités chinoises avaient prié le "Bodri" de s'en aller, quand l'escadre du vice-amiral Kamamura est arrivée au large des îles Saddle. Comme le départ du vaisseau aurait entraîné sa perte, il a été décidé que le navire resterait à Shanghai. Suspension probable d'hostilités. St-Petersbourg, 10 juin — Il est probable qu'un armistice va être prochainement conclu entre les deux armées en présence. La Russie attend maintenant la notification du Japon et le nom de ses plénipotentiaires. S'il que les plénipotentiaires auront été nommés les opérations seront temporairement suspendues. Il n'est pas probable que le Tsar réponde à la note du président Roosevelt. L'empereur se contentera d'en accuser réception à l'ambassadeur Meyer, en l'informant de sa volonté d'entamer les négociations. Un fonctionnaire russe a fait aujourd'hui à un correspondant de la Presse Associée les déclarations suivantes: "Nous ne pouvons choisir nos plénipotentiaires tant que le Japon ait choisi le droit ou l'autorité des conférences. En vue d'éviter ou de délayer Washington est ainsi le comte Cassini ou le baron Rosen pourraient agir au nom de Russie. Si la Manchouche est choisie le général Linvitch représentera les intérêts russes, mais il ne s'agit pas que les un ou les autres conduisent les négociations jusqu'au bout, car la première question à déterminer est de savoir si une base d'entente est possible aux conditions posées par le Japon. "Si on arrive à une entente, des plénipotentiaires seront nommés et les négociations suivront leur cours par la voie ordinaire." Le fonctionnaire qui a fait ces déclarations semblait douter que le Japon offre des bases acceptables aux négociations. A WASHINGTON. Washington, 10 juin — Les fonctionnaires de Washington qui suivent de près les négociations conduites par le président pour rétablir la paix entre la Russie et le Japon espèrent qu'une armistice sera bientôt déclaré, car il n'est guère probable que les hostilités soient continuées pendant que les plénipotentiaires négocieront. Quoiqu'il y ait des précédents dans lesquels on a vu les hostilités se poursuivre après que les négociations de paix avaient été entamées, il n'est guère probable que ce sera le cas de la Russie et du Japon. Réduction de peine. Paris, 10 juin — La Cour d'Appel a réduit de trois ans à un an la sentence qui frappe Masse et Moranne, les deux individus accusés d'avoir donné de faux témoignages au cours du procès Fair. Masse et Moranne sont les deux bicyclistes qui prétendaient avoir assisté à l'accident d'automobile du 14 août 1902, accident qui avait coûté la vie à M. et Mme Fair et à leur chauffeur. Lors du procès intenté par les héritiers, on reconnut que les dépositions des deux témoins avaient été inventées de toutes pièces et qu'ils n'avaient jamais assisté à l'accident.

L'entrée de Charles-Quint à Paris.

Il y a tout juste quatre cents ans, le 1er janvier 1540 on illustre aîné d'Alphonse XIII, Charles-Quint, faisait son entrée à Paris. L'Empereur, pressé de châtier les Gantois révoltés, et confiant dans la loyauté de son rival François Ier, lui avait demandé l'autorisation de traverser la France. Le roi-chevalier reçut en frère son ennemi. Ses deux fils et le comte de France allèrent recevoir l'Empereur à la frontière d'Espagne. A Paris, son entrée en la même solennité que celle des rois de France à leur avènement. Tous les ordres religieux, l'université, les cours de justice, le chancelier, à la tête du grand conseil, les gentilshommes de la maison du Roi, les cardinaux, les princes du sang, enfin le comte de la Bastille, jusqu'à l'église Notre-Dame, ou il fit une courte prière. De là, il se rendit au palais; le Roi l'y attendait, le regard au bas de l'escalier de marbre et le comte de la Bastille dans la grande salle, où l'on avait préparé le banquet. Un bal brillant suivit ce festin magnifique, et, pendant huit jours que l'Empereur passa dans la capitale, tournois, danses, cavalcades et fêtes de toutes sortes se succédèrent sans interruption. Au musée de l'armée, à Paris. Le musée de l'Armée vient de s'enrichir de quelques pièces d'une grande richesse: ce sont des étendards en soie, magnifiquement brodés, qui datent de diverses époques. Le plus ancien, qui date de 1640, est un objet unique. C'était le drapeau d'un régiment de cavalerie, à l'époque où chaque colonel était propriétaire de son régiment. On peut y lire, en lettres brodées, la devise bien connue: "A cœur vaillant rien d'impossible." Le second appartenait aux gendarmes du département de la Loire, lorsque le Piémont était annexé à la France, sous Napoléon Ier. Sur un fond vert se détache un coq symbolique en soie dorée. Enfin, le troisième étendard fut offert par le roi Charles X à la garde nationale de Soissons, ainsi que l'atteste l'inscription brodée.